

Préambule aux balados

« Pourquoi sommes-nous si fasciné(e)s par l'oeuvre d'Anne Hébert »

Bonjour et bienvenue à « Balados dans la constellation Anne-Hébert ». Je m'appelle Robert Harvey, concepteur du site Anne-Hébert(1998) et critique de l'oeuvre. Vous trouverez ici plusieurs informations sur l'oeuvre et sur l'actualité entourant les études hébertiennes, ainsi que *ma correspondance inédite avec Anne Hébert*. Vous pourrez également y consulter la *bibliographie des oeuvres associées aux balados*.

Ma longue fréquentation de l'oeuvre d'Anne Hébert remonte à plusieurs années, soit à 1982, alors que je publiais chez HMH mon premier ouvrage critique intitulé *Kamouraska d'Anne Hébert : une écriture de La Passion et Pour un nouveau Torrent*. J'en serais peut-être resté là, n'eut été de cette lettre d'Anne Hébert, datée de Paris, le 8 octobre 1988, que je découvrais dans mon courrier à ma plus grande surprise. Une lettre qui devait par la suite orienter le cours de mon existence. Cette lettre venait s'ajouter à près d'une dizaine de recensions de revues francophones et anglophones sur cet ouvrage, dont celle de Michel Favre, de l'Université Sorbonne Nouvelle, en 1984. Des extraits de ces textes sont disponibles dans « *Recensions de mon essai critique sur Kamouraska et Le torrent* ».

Les premières répercussions de cette lettre furent d'abord de me voir offrir par les éditions HMH de rédiger l'introduction au recueil de nouvelles *Le Torrent* dans l'édition de poche Bibliothèque Québécoise, qui devait paraître pour la première fois en 1989. Mon texte d'introduction y serait publié avec l'approbation d'Anne Hébert. Par la même occasion, *Le torrent* allait être largement diffusé à travers la Francophonie dans la collection Francopoche, sous le parrainage de l'Agence de coopération culturelle et technique. Deux ans plus tard, la même commande m'était adressée, cette fois pour la rédaction de l'introduction au recueil de pièces de

théâtre, *Le Temps sauvage*, publié également dans Bibliothèque Québécoise en 1992.

À la même époque, l'Université du Québec à Montréal m'invitait à donner le cours « Anne Hébert, corpus d'auteur » à titre de remplaçant. Cours reporté malheureusement en raison d'une grève étudiante. Quelque temps plus tard, j'avais l'occasion de donner le cours « Michel Tremblay, corpus d'auteur ». Toutes mes énergies ont été consacrées par la suite à mes études doctorales en cours et à mon enseignement au collège de Maisonneuve. Encouragé par les commentaires approbateurs et bienveillants d'Anne Hébert sur mon premier essai critique, ainsi que par la réception favorable de mes introductions, j'avais déjà entrepris la rédaction de ma thèse de doctorat à l'Université de Montréal. J'obtins mon diplôme de docteur ès lettres, en 1995.

En 2000, paraissait mon deuxième essai critique, intitulé *Poétique d'Anne Hébert. Jeunesse et genèse*, et *Lecture du Tombeau des rois*, publié aux éditions L'instant même. Plus tard, j'étais nommé membre du Comité d'orientation du Centre Anne-Hébert de l'Université de Sherbrooke. En 2002, l'Université de Toronto m'invitait à présenter la conférence de clôture du colloque « La vision poétique dans l'oeuvre d'Anne Hébert ». D'autres conférences allaient suivre aux universités de Montréal et Sherbrooke, publiées ultérieurement dans *Les Cahiers Anne Hébert*. Plus récemment, en 2016, j'ai participé au « Colloque international Anne Hébert » qui se tenait à La Bibliothèque et archives nationales du Québec à Montréal, à l'occasion du Centenaire de la naissance d'Anne Hébert. Enfin, j'étais nommé membre du jury du Prix scientifique Anne Hébert 2018, avec Janet Paterson, professeur à l'Université de Toronto, et Dominique Héту, chercheure postdoctorale à l'Université de l'Alberta.

Anne Hébert occupe la place d'honneur dans la littérature québécoise. En témoigne la fascination de nombreux lecteurs et de nombreuses lectrices d'ici et à travers le

monde depuis plus d'un demi-siècle. Son oeuvre s'échelonne sur quelque 60 ans, de 1937 à 1999, un an avant sa mort. Elle a inspiré et inspire encore plus de livres, de thèses et d'articles que toute autre oeuvre québécoise. Ses poèmes et ses romans, traduits en plus d'une trentaine de langues, se sont aussi mérités de nombreux prix. Son oeuvre demeure cependant mystérieuse. Et c'est peut-être ce qui ajoute à son pouvoir de séduction. À l'image de son autrice d'ailleurs qui a toujours été réservée, discrète, un peu secrète même.

Mais au-delà de cette notoriété publique, il reste à découvrir pourquoi l'oeuvre continue d'exercer son attrait sur nous. Pourquoi sommes-nous si fascinés par l'oeuvre d'AH ? D'où viennent ces images saisissantes, pleines de fulgurances qu'on trouve dans ses poèmes et ses romans? Comment expliquer cette gravité du propos dans l'écriture de ses romans, presque solennelle, aux résonances tragiques, parfois proche du sacré? Qu'est-ce qui donne à son oeuvre cette dimension universelle qui fait les grandes oeuvres? Bref, comment accéder au coeur de l'oeuvre d'Anne Hébert, à ce qui sous-tend l'élan de son écriture?

Précisons tout de suite qu'il n'existe pas de code secret qui amènerait l'oeuvre à se tarir une fois interprétée parce qu'on l'aurait « comprise ». Pour rendre compte de son expérience du monde, l'écrivaine utilise un autre langage que le langage ordinaire pour exprimer les impressions qui l'ont touchée. C'est à ce langage particulier, né du travail de l'écriture, qu'on retourne toujours pour en goûter toutes les nuances.

On constate alors à quel point notre façon d'imaginer est pauvre relativement à celle de la poète, nourrie par « l'illusion géniale et souveraine des formes », selon l'expression de Jean Baudrillard. Chez Anne Hébert, on retrouve précisément cette acuité de conscience relativement au pouvoir de la langue, qui rend son oeuvre si attrayante. Le poème, dit-elle, doit toujours s'accomplir « à ce point d'extrême tension de tout l'être créateur ». Le critique québécois Gilles Marcotte écrivait à ce sujet au moment de la mort d'Anne Hébert : « Je ne sais pas si l'on mesure bien la somme de courage qui se dépense dans chacune des pages de ce livre et qui amène

à la lumière tant de sombre et splendide matière. ». Cette exigence envers elle-même est exemplaire. Elle trace la voie de notre lecture qui devra aussi se faire « à la pointe extrême de l'attention ».

Sur cette passion qui l'anime, Anne Hébert s'explique en ces termes au cours d'une entrevue qu'elle accordait au journal *Le Devoir* à la sortie de son roman *Les Fous de Bassan* :

« Je crois que [en général], le sens de la passion est [une chose] assez rare. Bien des gens sont indifférents, ni malheureux ni heureux. La vie ne les émeut ni en bien ni en mal. Ils arrivent à faire leur petite vie dans un registre très réduit. Pour se protéger probablement : on ne veut pas être trop heureux de peur d'être trop malheureux. Mais pour moi, l'indifférence c'est le pire [des] malheur[s]. La passion est un risque [mais] c'est indispensable pour [réaliser] quelque chose. Il faut risquer de se perdre pour se trouver [...] J'ai le sentiment très profond qu'il faut risquer le tout pour le tout. En ce sens, l'écriture est une sorte de patience : non pas seulement une passion fulgurante de quelques instants mais une passion maintenue jour après jour ».

Dans une autre entrevue, à propos des exigences qu'implique la profession d'écrivaine, elle ajoute :

« J'y trouve de très grandes joies, une espèce d'exaltation folle, avec le sentiment que c'est merveilleux, que j'ai de la chance. Mais quand ça ne marche pas, j'angoisse. La joie est toujours accompagnée d'une voix qui me dit : Il faut chercher plus loin, jusqu'à la limite de tes possibilités. »

Passionnée donc, mais aussi passionnante par les poèmes et les récits qu'elle nous donne à lire et à rêver longuement. Dans un de ses poèmes, l'autrice utilise une figure de style, en l'occurrence une prosopopée, proche de la personnification, pour

faire parler ou donner voie à une dimension secrète, énigmatique de l'être. Elle imagine le mystère à l'origine de sa vie au point de jonction indéterminable de la terre et de l'eau mêlées d'avant le partage des origines du monde. « Je suis la terre et l'eau, tu ne me passeras pas à gué, mon ami, mon ami ». En ce sens où la vie se fait toujours mériter par celui ou celle qui veut la traverser, comme on le ferait d'une rivière. Pas de passage à gué ou à pied donc, mais à la nage. Tout comme on n'entre pas dans l'œuvre d'Anne Hébert sans quelque profonde répercussion, sans éprouver en nous de longs retentissements, sans être séduit, littéralement emporté, transporté par la vigueur et la puissance de son écriture, à condition d'y mettre l'attention nécessaire qu'elle exige de son lecteur et de sa lectrice.

On a souvent dit par exemple que l'œuvre poétique d'AH était hermétique, inaccessible. Il n'en est rien. Il faut cependant développer une qualité de réceptivité particulière pour y accéder. Chaque mot, chaque phrase a été longuement mûrie. « Ce n'est pas une mince affaire », dit-elle, « de demeurer fidèle à sa plus profonde vérité, si redoutable soit-elle, de lui livrer passage et de lui donner forme ». Les mots rigueur, justesse, authenticité pourraient parfaitement qualifier l'écriture d'Anne Hébert. Elle entend y engager tout son être au point d'affirmer qu'elle « [croit] au salut qui vient de toute parole juste, vécue et exprimée ». Autant de mots, autant de valeurs qui devront retrouver leur poids de signification au cours de cette série de balados.

Ces balados devaient être présentés en 2020, à titre d'hommage personnel à la mémoire d'Anne Hébert, à l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort. Malgré les délais obligés que l'on a connus en 2020 - année de tous les reports - cet hommage n'en demeure pas moins toujours pertinent en 2021.

« Balados dans la constellation Anne-Hébert ». Tel est le titre que j'ai voulu donner à cette série de balados qui s'échelonneront sur les semaines à venir, dans le but d'approcher au plus près de quelques-unes des œuvres les plus percutantes de l'autrice. Il faut entendre ici le mot constellation comme regroupement

reconnaissable d'étoiles dont le scintillement nous fait rêver et voyager sur les chemins tracés par la lumière des astres. Et ce, « longtemps après que les poètes ont disparu ».

Voici le programme de cette série de balados qui vous seront présentés dans les prochaines semaines:

1) « La figure de l'enfant chez Anne Hébert »

Le thème de l'enfance, central dans l'oeuvre d'Anne Hébert, s'inscrit dans le prolongement d'un des courants modernes de son époque. Issu de la modernité du premier quart du XXIème siècle, « la figure de l'enfant comme métaphore », écrit Henri Meschonnic dans *Modernité, modernité*, appartient d'abord, avec l'élémentaire, le simple, le primitif, au primitivisme en peinture qui « cherchait à remonter aux sources les plus profondes du processus créatif en vue d'une rénovation radicale de l'art ». Il en sera de même pour une certaine littérature. On assiste alors à « l'invention d'une nouvelle intériorité », où la figure de l'enfant apparaît comme un lieu de questionnement sur soi et sur le monde. Dans son apparente simplicité, l'enfant détiendrait ainsi les principes de la force créatrice que les poètes cherchent à capter.

2) « En quête des sources de la poésie »

Dans son art poétique, intitulé « Poésie, solitude rompue », Anne Hébert nous offre d'excellentes pistes de réflexion pour approcher au plus près de ce lieu de langage énigmatique où l'oeuvre prend racine. Ce qui devrait nous permettre de répondre aux questions suivantes. Comment pourrait-on se représenter l'espace sémantique ou lieu de langage à partir duquel parle le poète? À quelle « profondeur » se situe-t-il? Quelles sont les attentes du poète? De quels moyens dispose-t-il pour s'exprimer? Cette réflexion sur les fondements de la poésie devrait également nous amener à mieux comprendre pourquoi Anne Hébert donne préséance à la poésie

dans son oeuvre, jusqu'à préciser que la poésie constitue pour elle l'objectif ultime de l'art.

3) « Ma lecture d'un poème »

La lecture d'un poème implique un certain état d'esprit de la part du lecteur et de la lectrice. Ils doivent d'abord laisser s'imposer les jeux de langage auxquels le texte les invite à participer. À savoir que « les mots d'un poème, écrit Meschonnic dans *Pour la poétique*, communiquent entre eux [jouent entre eux] avant de communiquer avec le monde [extérieur] », soit celui de la signification. Par ailleurs, ces lecteurs et lectrices doivent aussi participer activement à la dynamique des échanges qui ont lieu dans les formes textuelles. C'est même la condition indispensable pour que le texte puisse jouer de toutes ses résonances et exprimer toutes ses potentialités, comme nous le verrons à travers l'analyse du poème « Sous la pluie », extrait du recueil *Le Tombeau des rois*.

4) « Le torrent - matrice symbolique de l'oeuvre » (I et II)

« Le torrent » s'impose aujourd'hui comme un classique de la littérature québécoise par l'efficacité de son écriture. Lorsqu'on interroge la genèse de cette nouvelle, on découvre qu'elle bénéficie de l'apport de deux oeuvres qui ont contribué directement à sa création : « L'ange de Dominique » (1938-1944) et « L'Arche de midi » (1944-1945). L'année charnière 1944-1945 livre donc trois textes denses à la suite. Écrits dans la force de l'âge et dans une rare continuité, ces trois textes marquent un temps fort dans la production d'Anne Hébert. Si bien qu'en 1945, à l'âge de 28 ans, l'autrice a déjà pourvu son oeuvre de son axe principal, de sa structure matricielle, comme nous tenterons de le démontrer au cours de l'analyse de ce récit.

5) « *Kamouraska* : du mal, à la spirale du pire » (I et II)

L'intérêt de ce roman réside principalement dans son imagination narrative, dont la complexité atteste d'une prédominance marquée de la narration sur l'histoire. C'est dans cette écriture narrative toute en nuances que se situe l'originalité de l'oeuvre, bien au-delà du tableau d'époque dont la lecture a souvent prévalu. On constate ainsi que les événements en eux-mêmes, vécus autrefois par Élisabeth Tassy, comptent pour peu comparativement à la forme nouvelle - donc au sens nouveau - qu'ils adoptent suite au travail d'assimilation et de transformation opéré par Élisabeth Rolland sur ses souvenirs, vingt ans après le meurtre. Cette « écriture » du songe s'enrichit par ailleurs d'un réseau d'intertextes bibliques et liturgiques qui lui donne une dimension mythique à portée universelle. La suite du récit trouve son principe organisateur dans le rituel commémoratif qu'initie Elisabeth Rolland au cours du « *sacrifice* célébré sur la neige à Kamouraska ». L'évocation se fait alors invocation, et la narration, récitation, consacrant « le cycle infernal de la folie renaissant de ses cendres » dans une véritable « écriture de la Passion ». Écriture toutefois utilisée ici par l'instance littéraire aux fins de sa propre subversion.

6) « Les tragédies du songe dans quatre romans »

La tragédie chez Anne Hébert naît des chimères du songe. Schème organisateur de l'oeuvre, le songe agit comme élément déclencheur du récit et instigateur du drame, en instaurant par contagion des relations conflictuelles et mortifères entre trois personnages, enchaînés l'un à l'autre dans un rapport antagoniste et concurrent. La constante de cette configuration ternaire suggère par ailleurs la présence d'une matrice, propre à définir les assises symboliques de l'oeuvre, comme nous nous employons à le démontrer ici dans *Les chambres de bois*, *Kamouraska*, *Les enfants du sabbat* et *Les fous de Bassan*.

Ce balado constitue la reprise d'une conférence donnée à l'occasion du « Colloque international Anne Hébert » qui se tenait à La Bibliothèque et archives nationales du Québec à Montréal, en juin 2016, à l'occasion du Centenaire de la naissance d'Anne Hébert. On pourra retrouver ce texte, de même que ceux de mes collègues

spécialistes de l'œuvre d'Anne Hébert, dans le collectif *Le centenaire d'Anne Hébert. Approches critiques*, sous la direction de Nathalie Watteyne, publié aux Presses de l'Université de Montréal dans Nouvelles Études Québécoises. Cette collection a pour but de témoigner des nouvelles voies de la recherche en études québécoises.
